

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX,
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 87

Considérations médicales

sur la

Sensibilité de Flaubert

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 21 Décembre 1932

PAR

Jacques-Félix-René BRAULT

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à LA ROCHELLE (Charente-Inférieure), le 24 mai 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur.	Président.
		ABADIE, professeur	Juges.
		PERRENS, agrégé	
		DELMAS-MARSALET, agrégé.	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR
3-6, Place Saint-Christoly

1932



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 87

Considérations médicales
sur la
Sensibilité de Flaubert

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 21 Décembre 1932

PAR

Jacques-Félix-René BRAULT

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à LA ROCHELLE (Charente-Inférieure), le 24 mai 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur.....	Président.
		ABADIE, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé.	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR
3-6, Place Saint-Christoly

1932

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELLIER.

PROFESSEURS



	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurq. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZES.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	CREYX.
Pharmacie.....	DUPOUY.	Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	N.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	AUBERTIN.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Physiologie.....	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac..	GOLSE.
Accouchements.....	PERY.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....			
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.			
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....			
id.....			
Clinique dentaire.....			

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MA MERE — A MON PERE

Faible témoignage de ma tendresse et
de ma reconnaissance.

A MA SOEUR

Avec toute mon affection.

A MA GRAND'MERE

A MA TANTE

A MON COUSIN

A MON ONCLE

LE DOCTEUR E.-J.-F. PICHON

*Médecin major de 1^{re} classe des Troupes coloniales,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre.*

Qui nous a prodigué sa généreuse affection et montré l'exemple d'une belle carrière médicale.

A MON PARRAIN — A MA MARRAINE

A MON COUSIN

LE DOCTEUR SAVIN

Oto-rhino-laryngologiste des hôpitaux de Poitiers.

A MONSIEUR LE DOCTEUR COUDEYRAS

*Médecin lieutenant-colonel des Troupes métropolitaines,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,*

A MONSIEUR LE DOCTEUR LERAT

Médecin-chef de l'Asile départemental de la Charente-Inférieure.

A MES AMIS

A MES CAMARADES DE L'ECOLE DE SANTE NAVALE

A MES PROFESSEURS DE LA FACULTE DE BORDEAUX
ET DE L'ECOLE DE SANTE NAVALE

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de santé de la Marine
et des Colonies,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Croix de guerre.
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ C. PERRENS

*Médecin-chef de la Maison de Santé de Château-Picon,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre.*

A MON MAITRE ET PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MAURIAC

*Professeur de clinique médicale à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

AVANT-PROPOS

Au moment de terminer nos études avec quelque regret, nous tenons à exprimer à tous nos maîtres de la Faculté de médecine notre respectueuse reconnaissance.

Il serait injuste d'oublier MM. Reyraud et Palassie, anciens professeurs de lettres, et M. Villeneau, ancien professeur de rhétorique au Lycée de La Rochelle, qui nous ont appris à cultiver les charmes des humanités.

M. le Docteur Lerat nous a témoigné en maintes circonstances sa sincère sollicitude.

M. le Professeur agrégé Perrens nous a particulièrement prodigué ses conseils et soutenu de sa haute autorité avec une affabilité bienveillante. Ses cours prestigieux joignant à la démonstration l'exemple vivant sont pour nous de précieux souvenirs. Il nous est infiniment agréable de lui témoigner notre profonde et respectueuse gratitude.

Que M. le Professeur Mauriac, dont l'enseignement à l'Hôpital et à l'Amphithéâtre reste le meilleur de notre esprit médical, qui nous a toujours témoigné la plus touchante confiance et nous fait le très grand honneur de présider cette thèse, veuille bien accepter l'hommage de nos respectueux sentiments de reconnaissance.

Considérations médicales

sur la

Sensibilité de Flaubert

INTRODUCTION

On a beaucoup écrit sur Flaubert et l'accord, même sur le diagnostic des crises nerveuses dont il fut ravagé toute sa vie, n'est pas près de se réaliser.

Deux opinions autorisées, celles de M. le Docteur Dumesnil en faveur de l'hystéro-épilepsie, celle de M. le Docteur Binet-Sanglé en faveur de l'épilepsie, ont opposé des arguments sur lesquels il est inutile d'insister.

Pourtant, les idées se sont modifiées ces dernières années. La guerre a montré que l'apparition des crises comitiales à 22 ans n'est pas un fait exceptionnel comme l'affirme le Docteur Dumesnil, qui n'en connaît qu'un seul cas certain.

Le principal argument sur lequel il s'appuie pour nier l'épilepsie est le souvenir constant que garde Flaubert de son aura et même d'une grande partie de la crise. Ce dernier point de vue consolidé par une interprétation personnelle de sa correspondance, très discrète d'ailleurs à ce sujet.

Or, le souvenir de l'aura est classique, et l'on cite assez souvent des cas d'épilepsie mnésique, ce qui n'infirme pas la règle générale.

S'il n'est pas dans le but de ce modeste travail de trancher la question, nous avouons dès maintenant notre préférence pour le diagnostic de mal comitial, et nous nous proposons simplement de mettre en évidence les prodromes et les signes qui le caractérisent dans l'état mental de l'illustre écrivain.

Les jeunes années, reflet de toutes les dispositions affectives, tendances, inclinations, formant les éléments indiscutables d'une personnalité aussi complexe, éclairent singulièrement ce déséquilibre nerveux et permettent de prévoir la nature du mal qui devait le terrasser.

Il nous paraît particulièrement intéressant de rechercher comment l'apparition de cette névrose va transformer ces états affectifs qui constituent le tissu de la sensibilité.

Chez un homme de la valeur intellectuelle de Flaubert, la conscience de ce mal incurable qui l'abat à 22 ans, en pleine santé physique, influera nécessairement sur ses goûts, ses aspirations et même ses œuvres littéraires.

Le « cas Flaubert » gagnerait sans doute à être envisagé sous cet angle. Persuadé qu'il n'y a pas de littérature complètement impersonnelle et objective, nous nous attacherons à justifier dans quelle mesure l'auteur s'identifie avec Mme Bovary et lui prête les caractères pathologiques de sa sensibilité.

Enfin, peut-être n'est-il pas inutile de distinguer comment Flaubert, qualifié de « mauvais maître », qui dédaignait toute influence sociale ou morale, chez qui la nature opposait d'une façon si paradoxale les nerfs et l'amour de l'introspection, et qu'une irrémédiable tare psychologique empêchait de jouir du présent, a défini sous une autre forme les données du « γνωσι σεαυτον » cher aux Anciens.

Limitant volontairement cette étude pour éviter de fâcheuses redites, nous nous sommes bornés à considérer seulement les points de vue qui nous ont spécialement intéressé.

Délaissant les idées périmées de Lombroso, qui faisait de l'épilepsie une marque de génie, et dont M. J. Grasset fait justice dans sa conférence sur la supériorité intellectuelle et

la névrose, nous reconnâtrons la tragique inhibition qui accable ses dernières années.

Sans doute le grand Flaubert, qui méprisait ce genre de critique et entendait préserver jalousement son intimité de ces investigations indiscrètes, « se détournerait pour nous crier, comme Phocion : « Quel est ce bruit de corneilles ? » (Lettre à E. Chevalier).

Peut-être nous reprochera-t-on justement de nous être mêlé si impudemment, et quelquefois dans la note discordante, aux voix illustres qui font autorité en cette matière, avec pour toute excuse, le goût que nous y avons apporté.

Mais nous aurons atteint le but que nous nous proposons si, essayant de concilier nos émotions de collégien avec les connaissances médicales que nous avons acquises, nous ajoutons une contribution, si modeste soit-elle, à l'étude de ce génie « qui semblait porter la fatigue de la vaine escalade de quelque ciel » (E. et J. de Goncourt).

LA JEUNESSE DE FLAUBERT

*« Et puis on ne pardonne pas assez à mes nerfs.
Cela m'a ravagé la sensibilité pour le reste de mes
jours... »*

(Gustave FLAUBERT.)

C'est à l'Hôtel-Dieu de Rouen, où son père avait remplacé depuis six ans le chirurgien Laumonnier que Gustave Flaubert naquit en 1821. C'est là qu'il a grandi.

Il ne paraît pas inutile d'évoquer dès maintenant l'atmosphère du vieil hôpital qui exerça sur la sensibilité de Flaubert une influence si profonde.

Que de longues méditations dans la petite chambre qu'il occupait au second étage du vieux bâtiment. Une fenêtre large et basse ouvrait sur les ormes de la grande cour où, par les premiers beaux jours du printemps, il suivait d'un œil attentif les visages pâles des malades vêtus de grande houppelandes brunes qui traînaient jusqu'à terre.

Que de fois, aux feux du couchant, sa sœur et lui, le front contre la vitre, ont vu la lourde grille s'ouvrir lentement pour laisser passer la voiture d'ambulance. De temps en temps, la cloche sonnait. Dans l'ombre plus épaisse, les deux enfants distinguaient à peine la cornette blanche de la sœur qui accompagnait la civière jusqu'à l'amphithéâtre. La nuit tombée, la cloche sonnait encore; puis tout dormait dans le silence pesant, troublé quelquefois par le gémissement d'un mourant.

Flaubert rappellera dans ses œuvres quelle indicible tristesse ces cloches réveillaient dans son cœur : « Quand j'entends les cloches sonner et le glas frapper en gémissant, j'ai dans l'âme une vague tristesse, quelque chose d'indéfinissable et de rêveur, comme des vibrations mourantes. Une série de pensées s'ouvre au tintement lugubre de la cloche des morts. Il me semble voir le monde dans ses plus beaux jours de fêtes, avec des cris de triomphe, les chars et des couronnes et, par-dessus tout cela, un éternel silence et une éternelle majesté...

» O cloches ! vous sonnerez donc aussi sur ma mort et une minute après pour un baptême : vous êtes donc une dérision comme le reste et un mensonge comme la vie, dont vous annoncez toutes les phases : le baptême, le mariage, la mort.

» Pauvre airain, perdu et penché au milieu des airs, et qui servirait si bien en lave ardente sur un champ de bataille et à ferrer les chevaux ! » (*Mémoires d'un fou.*)

Nul milieu n'était plus capable d'impressionner celui qui écrivait à 17 ans : « Je suis de ceux qui toujours dégoûtés le jour du lendemain, de ceux qui rêvassent hargneux et pestiférés, sans savoir ce qu'ils veulent, ennuyés d'eux-mêmes et ennuyants. »

C'est là que Flaubert écrivit en cachette ses premières pages. Son père, le Docteur Flaubert, dernier représentant d'une génération de vétérinaires, professeurs à Alfort, dont il devait faire, en la personne du Docteur Larivière, un portrait si émouvant, y exerce la chirurgie avec un dévouement infini.

Plus tard, il écrira à George Sand : « Rien n'aurait dû me durcir plus que d'avoir été élevé dans un hôpital et d'avoir joué tout enfant dans un amphithéâtre de dissection. Personne n'est pourtant plus apitoyable que moi sur les douleurs physiques. Il est vrai que je suis le fils d'un homme extrêmement humain, sensible dans la bonne acception du mot. La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières... » (*Lettre à George Sand, 1869.*)

Ancien élève de Dupuytren, qui l'avait fait éloigner de

Paris pour se débarrasser d'un concurrent dangereux, il se sent un peu comme un sacrifié de la carrière chirurgicale. Gustave lui-même, lors du procès de Mme Bovary, va se considérer comme un sacrifié de la carrière littéraire.

Ponctuel, le Docteur Flaubert apparaissait chaque matin à 7 heures précises, par les plus froides matinées d'hiver, le chandelier à la main, vêtu d'un épais manteau brun, à la porte de la grande salle de l'Hôtel-Dieu où l'attendaient ses élèves, dont il exigeait la plus stricte exactitude.

Mais parfois, sans aucun motif, il éclatait en violentes colères qui faisaient trembler les vitres. C'étaient de véritables décharges nerveuses qui terrorisaient les assistants, et qu'il ne tardait pas d'ailleurs à regretter. Et disons de suite qu'il importait de souligner ce détail dans l'hérédité nerveuse de Flaubert. Comment ne pas rapprocher ces accès de colère, ces « équivalents », si l'on peut dire des crises qui devaient le ravager toute sa vie.

Sensible, coléreux, le père Flaubert n'en méprise pas moins la littérature et tous ceux « qui mettent du noir sur du blanc ». Son autre fils, Achille, de dix années l'ainé de Gustave, sera le seul continuateur du père. Le Docteur Dumesnil, dans sa thèse remarquable, écrit : « Il est bon de subir une direction aussi forte et aussi éclairée que le fut celle du père Flaubert sur son fils aîné, mais peut-être chez ce dernier, au lieu de féconder son esprit en y développant des idées originales, cette influence le stérilisa. Il sembla se cristalliser dans l'admiration paternelle sans vouloir répudier ce qui avait par trop vieilli dans cet héritage intellectuel. Ce n'est là qu'un tout petit travers, que nous avons exagéré sans doute, dans un ensemble au demeurant fort enviable, mais très suffisant pour empêcher un homme tel que Gustave, une fois qu'il eût découvert cette faiblesse, de se livrer complètement à son frère. »

Gustave a 10 ans quand il commence à improviser des pièces de théâtre qu'il joue avec son ami Chevalier sur le

billard transformé à cet usage. Souvent un troisième partenaire se joint à eux, c'est sa sœur cadette, son bon Caro comme il l'appelait. Elle seule sera sa confidente, et seule initiée à ses premières compositions littéraires, bien faites pour soulever le rire homérique de son père.

Mme de Commanville, dans ses souvenirs intimes, raconte quelle intimité charmante unissait les deux enfants. Elle nous peint Gustave pendant son enfance sous les traits d'une nature tranquille et méditative : « Il restait de longues heures un doigt dans sa bouche, l'air presque bête. » Lui-même raconte qu'il était très impressionnable; « tout enfant j'étais très poltron, je tremblais dans l'obscurité et j'avais des vertiges pour monter à une échelle ». Souvent il est réveillé par des cauchemars effroyables qui le font hurler de terreur.

Si l'on ajoute qu'il lui arrivait parfois de choir à terre en lisant, qu'il eut des idées de suicide à 13 ans, de violentes colères à 16 ans, on comprend que le Docteur Binet-Sauglé, dans son observation médicale si complète de Flaubert, ait vu là les prodromes de la terrible maladie qui devait le terrasser.

Il n'est pas dans l'objet de ce modeste travail de départager le Docteur Binet-Sauglé et le Docteur Dumesnil qui combat ce diagnostic d'épilepsie avec d'excellents arguments et fait de Flaubert un hystéro-neurasthénique. La question, d'ailleurs, a été traitée dans deux thèses médicales assez récentes. Mais on nous permettra de penser que depuis le Docteur Dumesnil, aux travaux duquel nous avons si largement puisé, les idées médicales se sont bien modifiées au sujet de l'épilepsie.

Quoi qu'il en soit, épilepsie ou hystéro-neurasthénie, nous croyons voir dans les faits cités plus haut les signes d'un état pathologique latent qui ne devait se révéler que beaucoup plus tard, et que l'ambiance mélancolique du vieil hôpital était bien propre à faire germer. Le Docteur Dumesnil a insisté dans son ouvrage sur l'influence de l'hérédité maternelle chez Flaubert.

« Son imagination fougueuse — héritage des Cambremer de Croixmare — eût sans doute porté Flaubert vers l'optimisme. Mais son hérédité paternelle, en lui imposant une analyse implacable, le forçait à comparer et constamment l'empêchait de jouir du présent. »

Il aurait hérité aussi par ses ancêtres maternels de son goût des voyages, enfin de tout ce qui a fait le romantisme débordant de son adolescence.

Or, en 1921, M. Rouault de la Vigne, dans le *Journal de Rouen*, établit, comme le fait remarquer M. André Niel dans sa thèse, que la ligne maternelle de Flaubert ne pouvait prétendre à aucun titre de noblesse véritable.

« L'arrière-grand-père maternel de l'écrivain, descendant lui-même d'une suite d'huissiers, de tabellions, tous gens de robe, fut le premier qui, bénévolement, ajouta à son nom, celui de Croixmare. »

Il n'en reste pas moins vrai que « Mme Flaubert alliait une grande distinction de manières à une sincère modestie ». Retirée à Croisset avec ses deux enfants, son affection délicate répond au besoin de protection de Gustave, qui écrira à L. Colet : « Elle se passe de principes plus encore que d'expansions. Toute en constitution vertueuse, elle déclare impudemment qu'elle ne sait pas ce que c'est que la vertu et ne lui avoir jamais fait aucun sacrifice. »

Le collègue ne devait pas avoir sur sa sensibilité une influence plus heureuse. En butte aux moqueries de ses camarades, il a de violentes colères, s'insurge contre ses maîtres. D'ailleurs il n'est pas un brillant élève, moyen en français, médiocre en mathématiques, il n'est vraiment bon qu'en histoire.

La littérature déjà est pour lui le seul moyen de s'échapper de cette réalité qui blesse si profondément toutes ses aspirations.

M. Paul Bourget, dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, nous donne cette explication : « Toujours est-il que, dans sa première jeunesse, Gustave Flaubert paraît avoir

connu, comme état normal, une exaltation continuelle, faite du double sentiment de son ambition grandiose et de sa force invincible. Les poètes de cette époque trouvèrent en lui un lecteur à la taille de leur fantaisie, comme il trouva en eux des imaginations à la taille de sa sensibilité.

» Toute l'effervescence de son sang se tourna donc en passion littéraire, comme il arrive vers la dix-huitième année aux âmes précoces qui trouvent dans l'énergie d'un style ou les intensités d'une fiction de quoi tromper le besoin d'agir beaucoup et *de trop sentir qui les tourmente.* »

A 13 ans, il écrit : « Si je n'avais dans la tête et au bout de ma plume une reine de France au quinzième siècle, je serais totalement dégoûté de la vie, et il y aurait longtemps qu'une balle m'aurait délivré de la vie. »

Joignez à cela que le romantisme fait fureur en province. C'est en 1836 que paraît *la Confession d'un enfant du siècle*. Il est byronien à tout cran. Rongé par l'ennui de René, qui était alors le mal du siècle et dont souffrit toute sa génération, il se livre dans sa préface aux dernières chansons de Bouilhet :

« J'ignore quels sont les rêves des collégiens. Mais les nôtres étaient superbes d'extravagance — expansions dernières du romantisme arrivant jusqu'à nous et qui, confirmées par le milieu provincial, faisaient dans nos cervelles d'étranges bouillonnements...

On n'était pas seulement troubadour, insurrectionnel et oriental, on était avant tout artiste. Les pensums finis, la littérature commençait et on se crevait les yeux à lire au dortoir des romans; on portait un poignard dans sa poche comme Antony. On faisait plus : par dégoût de l'existence, Bar... se cassa la tête d'un coup de pistolet; Aud... se pendit avec sa cravate. Nous méritons peu d'éloges certainement. Mais quelle haine de toute platitude ! Quels élans vers la grandeur ! Quel respect des maîtres ! Comme on admirait Victor Hugo !... »

Tourmenté par son imagination démesurée, incapable de contenir sa *sensibilité d'écorché*, c'est à la littérature qu'il va réclamer les éléments d'une réalité supérieure que le spectacle de la vie lui refuse. Là il s'abandonne « à ses vices d'esprit, vagabondage, crânerie de l'idée, de la tournure », avec un magnifique désespoir, mais aussi avec une furieuse manie de l'analyse; il se délecte à décrire des êtres monstrueux qu'il oppose aux créations les plus pures de son imagination : « Je m'analyse moi et les autres, je dissèque sans cesse, cela m'amuse, et quand enfin j'ai découvert la corruption dans quelque chose qu'on croit pur, la gangrène aux beaux endroits, je lève la tête et je ris. » (*Correspondance*, 1838).

« Je n'ai jamais vu un enfant sans penser qu'il deviendrait vieillard, ni un berceau sans songer à une tombe. La contemplation d'une femme me fait songer à son squelette. » (*Correspondance*, 1846.)

Ces êtres qu'il mit au monde, pour employer une de ses plus belles comparaisons, à la voix des cygnes qui chantaient dans son rêve, les voici qui apparaissent incomplets et monstrueux.

C'est le Docteur Ohmlin qui meurt enterré vivant en blasphémant le Christ (*Rage et impuissance*). C'est l'alchimiste sans âme qui terrasse Satan (*Rêve d'enfer*). C'est Djalioh, le fils d'une femme et d'un singe, qui crie son désespoir (*Quidquid volueris*).

C'est lui-même qui écrit, à 17 ans : « Tu te respectes et tu t'honores, comme un dieu, tu as montré l'idée de dignité de l'homme, idée que rien dans la nature ne pourrait avoir en te voyant; tu veux qu'on t'honore et tu t'honores toi-même, tu veux même que ce corps si vil pendant sa vie soit honoré quand il n'est plus. Tu veux qu'on se découvre devant ta charogne humaine, qui se pourrit de corruption, quoique plus pure encore que toi quand tu vivais. C'est là ta grandeur, grandeur de poussière ! Majesté du néant ! » (*Mémoire d'un fou*.)

*
* *

Mais la littérature ne suffit plus à canaliser sa tension nerveuse, l'analyse, « cette lampe allumée sur notre front comme la lampe des mineurs » et qui « éclairait cruellement son cœur sur ses propres insuffisances » (P. Bourget), l'attache à rechercher avec passion tout ce qu'il peut y avoir de ridicule et de grotesque dans les gestes de ceux qui l'entourent. Il se complaît des jours entiers dans des plaisanteries grossières, donnant libre cours à sa veine scatologique et son goût pour l'obscénité, apportant, comme disent les Goncourt « une persistance de bœuf, même dans les imaginations comiques dignes d'un quart d'heure de blague ».

A 10 ans, il prononce, sur le billard de son père, un éloge de Corneille qui se termine par un éloge ordurier de la constipation (Descharmes).

Plus tard : « Dans le besoin de railler ce qu'ils adoraient, de ridiculiser même leur foi romantique, il créèrent un personnage fictif qui fut à la fois fait d'un peu d'eux-mêmes et de beaucoup « d'esprit bourgeois », ce fut le garçon. »

Laissons la parole aux Goncourt : « Flaubert, qui part pour Croisset pour marier sa nièce, vient me faire ses adieux. Il nous entretient d'une création qui a fort occupé sa jeunesse aussi bien que quelques-uns de ses amis, et surtout son intime Poittevin, un camarade de collègue qu'il nous dépeint comme un métaphysicien très fort, une nature un peu sèche, mais d'une élévation d'idées extraordinaire.

» Donc, ils avaient inventé un personnage imaginaire dans la peau et les manches duquel il passaient tour à tour et les bras et leur esprit de blague.

» Ce personnage difficile à faire comprendre s'appelait de ce nom générique et collectif : le garçon. Il représentait la démolition bête du romantisme et du matérialisme et de tout au monde. On lui avait attribué une personnalité complète avec toutes les manies d'un caractère réel, compliqué de tou-

tes sortes de bêtises bourgeoises. Ça avait été la fabrication d'une plaisanterie de petite ville ou une plaisanterie d'Allemand.

» Le garçon avait des gestes particuliers qui étaient des gestes d'automate, un rire saccadé et strident à la façon d'un rire de personnage fantastique, une force corporelle énorme. Rien ne donnerait mieux l'idée de cette création étrange, qui possédait véritablement les amis de Flaubert, les affolait même, que la charge consacrée chaque fois qu'on passait devant la cathédrale de Rouen.

» L'un disait : « C'est beau cette architecture gothique, ça » élève l'âme ! » Et aussitôt celui qui faisait le garçon s'écriait tout haut au milieu des passants : « Oui, c'est beau ! » et la Saint-Barthélemy aussi et les Dragonnades et l'Edit » de Nantes, c'est beau aussi !... »

» L'éloquence du garçon éclatait surtout dans une partie des causes célèbres qui avait lieu dans le grand billard du père Flaubert, à l'Hôtel-Dieu de Rouen. On y prononçait les plus cocasses défenses d'accusés, des oraisons funèbres de personnes vivantes, des plaidoiries grasses qui duraient trois heures.

» Le garçon avait toute une histoire où chacun apportait sa page. Il fabriquait des poésies, etc., et finissait par tenir un Hôtel de la Farce, où il y avait une fête de la vidange... Homais me semble la figure réduite pour les besoins du roman, du garçon. » (*Journal des Goncourt.*) Cette longue page se passe de commentaires; nous y voyons encore cette manie du grotesque et de la scatologie.

Timide comme son père, il écrit à une amie : « J'ai été plus de vingt ans où je rougissais comme une carotte quand on me disait : « N'écrivez-vous pas ? » Tu peux juger de ma pudeur vis-à-vis des autres sentiments... »

Et quoi d'étonnant alors de voir cette susceptibilité quelque peu malade, qui, à la moindre contrariété, le dresse véhément, hargneux et redresseur de torts.

Il faut lire la réponse à son ami Du Camp qui lui offre une place à Paris :

« Mais pourquoi aussi recommences-tu ta rengaine ? Je trouve ton affliction à mon endroit comique et voilà tout. Est-ce que je te blâme, moi, de vivre à Paris et d'avoir publié ? Si ta conscience m'a ordonné de me donner ces conseils, tu as bien fait. Je te remercie de l'intention.

» Mais je crois que tu l'étends aux autres ta conscience, et que si ce brave Louis, ainsi que ce bon Théo, que tu associes à ton désir de me façonner une petite perruque pour cacher ma calvitie, se f... complètement de ma pratique, tâche de faire comme eux...

» Nous ne suivons plus la même route, nous ne naviguons plus dans la même nacelle, que Dieu nous conduise donc où chacun nous demande ! Moi, je ne cherche pas le port, mais la haute mer. Si j'y fais naufrage, je te dispense du deuil. » (Lettre à Maxime du Camp.)

On peut, à juste titre, se demander en quoi l'amabilité de Du Camp pouvait expliquer cette révolte. Sans doute est-il bon de faire le point.

On a trop parlé du mal de l'époque, il y a plus que l'ennui de René dans le cas de Flaubert.

Il suffit de voir s'animer l'enfant méditatif, « l'air presque bête », qui, avec sa sœur, regarde curieusement les cadavres étalés dans l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu.

Le voici qui s'emporte, s'exalte et s'extasie. Il rêve de l'Orient et meurt d'envie de s'endormir au pas cadencé des chameaux.

« Il me prend des mélancolies sanguines et physiques, de m'en aller, botté et éperonné, par de bonnes vieilles routes toutes pleines de soleil et de senteurs marines... » (Correspondance à Louise Colet.)

« ... Quand reverrai-je de grandes étoiles ? »

Soudain, il s'indigne, gueule, blasphème, maudit, inonde d'un torrent d'invectives ce bourgeois qu'il exècre et finit par trouver dans la peinture de ses travers, dans la recherche

passionnée, malade, du grotesque, de la décomposition morale et physique qui l'entourent, l'expression de ses plus pures joies esthétiques.

Plus tard il écrira : « Du jour où je ne serai plus indigné, je tomberai à plat comme une poupée à qui on retire son bâton... »

Résumons-nous :

Enfant, il est impressionnable, sujet à des cauchemars, à des crises d'angoisse qui le font hurler de terreur; il ne peut supporter l'obscurité. Il lui arrive parfois de tomber à terre en lisant.

A 13 ans, il a des idées de suicide.

Adolescent, il a ce qu'il appelle « des ardeurs et des défaillances », des emballements frénétiques et de mornes abattements.

Profondément bon jusqu'aux plus nobles sacrifices, sans aucune raison, il passe par des alternatives de violentes colères et de joie débordante.

Joignons à cette mobilité d'humeur son mépris de l'action, sa sensibilité *d'écorché*, sa susceptibilité inquiète, son imagination demesurée toujours en conflit avec sa manie de l'analyse et son goût du grotesque comme de la corruption morale et physique, son entêtement d'enfant buté, la « persistance de bœuf » qu'il apportait à ses plaisanteries scatologiques, et nous pourrions affirmer qu'il y a là plus que le mal du siècle dont souffrit toute sa génération.

Le moins qu'on puisse en dire c'est que nous sommes en présence des stigmates d'un déséquilibré de l'émotivité. Sans doute même pouvons-nous distinguer, surtout si l'on se rallie au diagnostic d'épilepsie, beaucoup des prodromes du mal qui devait le terrasser.

Si l'on ajoute à cette esquisse morale le portrait physique de ce Normand aux yeux verts et doux, au front large et beau, à la longue et pendante moustache, de ce géant « à la carrière de cuirassier, qui semblait fait, avec sa mine bonasse de reître, pour courir les aventures, enlever les batailles à la

charge, se tanner le cuir sous des soleils incendiés ou de glaciales bruines... » (Hennequin) et qui devait mener dans la solitude de Croisset la vie contemplative d'un père de l'Eglise littéraire, on comprendra que M. Paul Bourget ait pu écrire :

« On peut considérer sans paradoxe que le malin génie de la nature s'amusa rarement à mettre un de ses plus superbes enfants dans de plus savantes conditions de déséquilibre. » (Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*.)

II

« LE CAS FLAUBERT »

« Il eût voulu ne pas sentir la vie, car, chercheur sans trêve de l'exquis, il était arrivé à ce que la sensation fût presque toujours une douleur. Cela tenait sans doute à la sensibilité d'un système nerveux que les commotions violentes d'une maladie dont il eut des accès à plusieurs reprises, surtout dans sa jeunesse, avaient affiné à un point extrême... Cette maladie nerveuse jeta comme un voile sur toute sa vie, c'était comme une crainte qui obscurcissait les plus beaux jours. »

(Mme de COMMANVILLE, *Souvenirs intimes*.)

Après avoir passé une année à Paris à étudier le droit, Gustave Flaubert revient à Rouen, profondément aigri par les difficultés qu'il éprouve à s'assimiler les rigueurs du Code et complètement dégoûté de la vie d'étudiant, dont il n'apprécie que le plaisir de fumer des pipes pendant les longues causeries qu'il consacre aux choses littéraires avec ses amis.

Au demeurant, c'est un superbe jeune homme, d'un appétit aussi excessif que sa haute stature, « sa voix retentissante comme un son de trompette et son rire éclatant » (M. du Camp).

C'est encore M. du Camp qui va donner la seule description qui soit parvenue jusqu'à nous des crises auxquelles il a assisté et que Flaubert et sa famille ont toujours tenues soigneusement cachées.

Dans sa correspondance, on ne retrouve que de courtes allusions à ce qu'il appelait sa maladie de nerfs. Il n'en reste

pas moins vrai que ces crises devaient avoir une influence considérable sur sa vie et sur son œuvre.

Le témoignage de M. du Camp, qui, d'après certains auteurs, aurait obéi dans ses *Souvenirs littéraires* au besoin de diminuer le talent d'un ami plutôt qu'au souci désintéressé de la vérité, nous paraît difficilement réfutable.

« Au mois d'octobre, il avait été à Pont-Audemer. Son frère Achille alla l'y chercher. Ils partirent un soir ensemble dans un cabriolet que Gustave conduisait lui-même. Aux environs de Bourg-Achard, au moment où un roulier passait à la gauche du cabriolet et que l'on apercevait au loin sur la droite la lumière d'une auberge isolée, Gustave fut abattu et tomba. Son frère le saigna sur place, espérant sans trop y croire, qu'il venait d'être le témoin d'un acte qui ne se renouvellerait pas.

» D'autres attaques de nerfs survinrent, il en eut quatre dans la quinzaine suivante...

» Bien souvent, impuissant et consterné, j'ai assisté à ces crises, qui étaient formidables. Elles se produisaient de la même façon et étaient précédées des mêmes phénomènes. Sans motifs appréciables, Gustave levait la tête et devenait très pâle; il avait senti l'aura, ce souffle mystérieux qui passe sur la face comme le vol d'un esprit; son regard était plein d'angoisse et il levait les épaules, avec un geste de découragement nayrant. Il disait : « J'ai une flamme dans l'œil » gauche », puis, quelques secondes après, « j'ai une flamme dans l'œil droit, tout me semble couleur d'or ».

» Cet état singulier se prolongeait quelquefois pendant plusieurs minutes. À ce moment, cela était visible, il comptait encore en être quitte pour une alerte. Puis, son visage pâlisait encore plus et prenait une expression désespérée. Rapidement, il marchait, il courait vers son lit, s'y étendait, morne, triste, comme il se serait couché tout vivant dans un cercueil. Puis il s'écriait : « Je tiens les guides; voici le roulier, j'entends les grelots! Ah! je vois la lanterne de l'auberge. »

» Alors il poussait une plainte dont l'accent déchirant vibre encore dans mon oreille, et la convulsion le soulevait.

» A ce paroxysme où tout l'être entraînait en trépidation succédait invariablement un sommeil profond et une courbature qui duraient pendant plusieurs jours. Cela explique bien des excentricités que l'on a souvent reprochées à Flaubert; jamais il ne sortait qu'en voiture, et toute promenade à pied lui était antipathique. Il avait établi en principe que la « marche est délétère »...

» Cette maladie a brisé sa vie; elle l'a rendu solitaire et sauvage. Il n'en parlait pas volontiers, mais cependant il en parlait sans réserves lorsqu'il se trouvait en confiance. Jamais je ne lui ai entendu prononcer le vrai nom de son mal. Il disait « mes attaques de nerfs », et c'était tout...

» Les crises nocturnes étaient assez fréquentes. Elles l'attristaient moins que les autres, qui, parfois, déterminaient en lui de véritables accès de misanthropie. Une fois qu'il avait été saisi dans les prairies de Sotteville, il resta plusieurs mois sans vouloir sortir.

» On s'accoutume à tout, même à la terreur. Mais pendant les trois ou quatre premières années de son mal, Flaubert vécut dans une retraite à laquelle il ne fut pas possible de l'arracher...

» Si cette affection nerveuse n'avait eu pour résultat que d'augmenter sa sauvagerie naturelle, l'inconvénient eût été léger, mais elle eut sur lui une influence bien autrement grave...

» Au moindre incident qui troublait la quiétude extrême de son existence, il perdait la tête. Je l'ai vu pousser des cris et courir dans son appartement parce qu'il ne trouvait pas son canif. C'est de ce moment que date l'inconcevable difficulté qu'il éprouvait à travailler, difficulté qu'il sembla s'étudier à accroître et dont il avait fini par tirer vanité.

» Il aimait à montrer ces pages couvertes de ratures où parfois il avait grand'peine à se reconnaître. Cela tient à ce que ses conceptions étaient confuses et qu'il n'arrivait à

les clarifier que par l'exécution, pareil à ces peintres si nombreux qui, sachant imparfaitement le dessin, ne parviennent à la forme qu'à force de « patocher la couleur. » (M. du Camp, *Souvenirs littéraires*.)

Sans aller plus loin et sans mettre en doute la sincérité de M. du Camp, il nous paraît difficile d'admettre ce ralentissement aussi précoce des facultés intellectuelles de Flaubert, même si l'on pose le diagnostic de crises comitiales.

Il suffit de lire la brillante correspondance qu'il adresse à Ernest Chevalier, Le Poittevin, et Louise Colet, où il donne libre cours à sa fantaisie, pour s'en convaincre et faire justice de ce que M. du Camp appelle son « inconcevable difficulté d'écrire ».

Cependant, il faut tenir compte d'une lettre adressée à Le Poittevin en 1843, c'est-à-dire deux ans après sa première crise nerveuse :

« Pour moi, je ne sens plus ni les emportements chaleureux de la jeunesse, ni les grandes amertumes d'autrefois. Ils se sont mêlés ensemble, et *cela fait une teinte universelle où tout se trouve broyé et confondu*. Malade, irrité, en proie mille fois par jour à des moments d'une angoisse atroce, sans femme, sans vie, sans aucun des grelots d'ici-bas, je continue mon œuvre lente comme le bon ouvrier, qui, les bras retroussés et les cheveux en sueur, tape sur son enclume sans s'inquiéter s'il pleut ou s'il vente, s'il grêle ou s'il tonne. *Je n'étais pas comme cela autrefois. Ce changement s'est fait naturellement.*

» Ma volonté aussi a été pour quelque chose. Tout ce que je crains, c'est qu'elle ne faiblisse, car il y a des jours où je suis d'une mollesse qui me fait peur. Enfin, je crois avoir compris une chose, une grande chose, c'est que le bonheur pour les gens de notre race est dans l'idée et pas ailleurs.

» *Il y a maintenant un si grand intervalle entre moi et le reste du monde* que je m'étonne parfois d'entendre dire les choses les plus naturelles et les plus simples... » (Lettre à Le Poittevin, sept. 1843.)

Il y a là un découragement bien explicable chez un être doué d'une telle valeur intellectuelle et qui, à 22 ans, en pleine santé, est terrassé par un mal qu'il sait incurable.

Mais tout de même, il dit bien emportements chaleureux et grandes amertumes. Et il ajoute : « *cela fait une teinte universelle où tout se trouve broyé et confondu* ».

C'est presque de l'indifférence, cette résignation chez un homme aux réactions si violentes.

Indifférence, désintéressement pour tout ce qui les a fait vibrer, sont bien des stigmates de l'état mental des épileptiques, et cela, sans doute, nous aide à expliquer cette attitude, qui n'a rien d'une boutade et que rien, étant donné le tempérament de Flaubert, ne pouvait faire prévoir.

On a insisté sur le contraste inattendu qui existe entre les œuvres d'avant 1843, date de la première crise, et celles qui l'ont suivie.

Le lyrisme, les emportements, les appels passionnés d'idéal de *Novembre*, première œuvre marquée d'un véritable talent, où il laisse flotter les rênes de sa sensibilité et de son imagination, s'opposent incontestablement à la conception, à la manière littéraire de *Madame Bovary*, qui devait le placer, bien qu'il s'en défendît avec une violence outragée, à la tête de l'Ecole réaliste.

Comment expliquer ce passage du personnel à l'impersonnel, de l'autobiographie romancée à l'étude de mœurs, de la peinture d'êtres exceptionnels et anormaux à la peinture de cette médiocrité bourgeoise qui soulevait chez lui la plus noble indignation ?

C'est ce que certains auteurs ont appelé le « cas Flaubert ».

Il est couramment admis par la critique que Flaubert ait voulu, en écrivant *Madame Bovary*, faire violence à sa nature et combattre les tendances vers lesquelles l'entraînaient son tempérament et surtout son imagination.

Brunetière écrit : L'histoire de Flaubert, ce lyrique, n'est faite que de victoire de sa volonté sur son tempérament. »

Pour M. Descharmes : « Il s'est forgé artificiellement une

nature opposée à celle que peut-être l'hérédité et certainement son éducation première, son entourage, les influences extérieures avaient façonnée en lui. Et le plus remarquable, c'est de voir que, concurremment et alternativement, il a développé ses facultés et exercé son talent tantôt dans le sens de ses tendances originelles, tantôt à l'encontre de ses tendances. » (René Descharmes, *Autour de Flaubert*.)

M. le Docteur Dumesnil, dans sa thèse remarquable, pense à l'influence de sa névrose sur ce changement d'orientation. Mais il y voit aussi une victoire de sa volonté.

Il aurait évité les sujets capables d'exaspérer cette sensibilité déjà touchée par la maladie et de réveiller les crises qui le terrassaient.

Nous n'avons pas la prétention de trancher la question. Cependant, rien ne prouve que les sujets d'imagination, les œuvres de premier jet, étaient plus susceptibles de provoquer ses crises que les « affaires du style » dont il a souffert en écrivant *Madame Bovary*.

Et même si l'on accepte ce point de vue, comment ne pas s'étonner que ce grand écrivain, malade et désabusé, pour qui la littérature était la seule raison de vivre, ait hésité à sacrifier sur son autel les souffrances de quelques crises nerveuses et même mieux n'ait pas cherché, dans l'extériorisation de cette sensibilité exaspérée, une satisfaction suprême ?

M. Louis Bertrand s'étonne de ce que Flaubert, « qui fut dans sa vie la sincérité, la probité même, ait fait un dogme de l'insincérité dans l'art ». Il y voit une confirmation de cette opinion que c'est une erreur de dire que :

« Les chants désespérés sont les chants les plus beaux » et que « les sanglots, les larmes et les joies ne peuvent passer dans l'art qu'à la condition de se forcer et de se mentir ».

Et M. Jules de Gaultier, le fondateur du « Bovarysme », écrit dans son introduction au *Génie de Flaubert* :

« Au sens philosophique, le Bovarysme est la nécessité psychologique selon laquelle toute activité qui prend cons-

cience de sa propre action la déforme par le geste même dont elle s'en empare dans la connaissance...

» Ce problème, je l'ai vécu si intensément et si mystérieusement alors qu'aujourd'hui encore j'éprouverais quelque hésitation à le divulguer publiquement si l'état de sensibilité qu'il fut à son origine ne s'était depuis lors entièrement transformé en un clair état de connaissance.

» Le souci qui l'institue fut donc en son principe de nature morale, il eut l'aspect d'un scrupule. Il m'apparaissait alors que si je possédais quelque vertu, il importait que cette vertu demeurât ignorée; il me semblait qu'à être connue, à se manifester au dehors, elle s'évaporerait, s'amointrissait et qu'elle ne pouvait être à la fois dans mes actes et dans l'esprit des autres. »

» Il résultait de cette conviction que je m'appliquais parfois à ne pas paraître ce que j'étais et que toute extériorisation de mon activité intérieure me paraissait frappée d'une sorte de cabotinage, décelant une préoccupation de plaire par où ma vertu se voyait soustraire une partie de l'énergie qui eût dû être toute entière consacrée à la servir... »

Et il ajoute : « Ce point de vue qui, chez Flaubert, s'est exercé dans le domaine des activités concrètes, semble avoir son origine dans un état analogue à celui qui a été décrit ici... »

» Artiste au point le plus extrême, il savait que toute tentative en vue d'exprimer un état de sensibilité met en cause l'activité intellectuelle et que la réussite de cette tentative détermine infailliblement un sentiment de plaisir esthétique.

» Il concevait avec force l'antinomie qu'il y a entre le sentiment d'une douleur et la jouissance esthétique qu'en procure l'expression. Cette joie inévitable à laquelle l'artiste qu'il était se pouvait dérober moins que tout autre lui apparaissait comme une profanation de la douleur. »

*
* *

Cette explication subtile et séduisante contient certainement une part de vérité. Mais il n'y a nulle part, dans la correspondance de Flaubert, trace de ce souci, poussé jusqu'à l'exagération, de probité littéraire, de cette crainte de *cabotinage*, et surtout de cet état de *connaissance dans la réalisation de son art*.

S'il a écrit qu'il s'agissait d'une prostitution de se raconter soi-même, et qu'il éprouvait « une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de son cœur », le sentiment de Gustave Flaubert nous semble plus facile à rapprocher de la pudeur instinctive qui le fait rougir quand on lui demande : « N'écrivez-vous pas ? ».

On ne tient pas assez compte de l'influence morale de cette névrose qui frappe ce magnifique garçon de 22 ans, brise ses rêves orgueilleux de jeunesse, le condamne à vivre dans la solitude de Croisset, sous la menace perpétuelle d'une crise nerveuse.

Il semble logique de penser que Flaubert, qui considérait sa maladie plus comme une tare morale que physique, n'ait eu aucune envie de se mettre en scène dans ses œuvres d'âge mûr, non pas, comme on l'a dit, de peur de provoquer des crises, mais plutôt pour essayer de détourner les yeux de ses propres misères que la rigueur de l'analyse rendait plus amères.

Effectivement, il écrit en 1858 : « Le seul moyen de supporter l'existence, c'est de s'étourdir dans la littérature, comme dans une orgie perpétuelle. Le vin de l'art cause une longue ivresse et il est inépuisable. *C'est de penser à soi qui rend malheureux...* »

Dix ans après, c'est toujours la même idée qu'il exprime à Mlle Leroyer de Chantepie :

« Si tranquille que j'aie été à la surface, moi aussi, j'ai été ravagé et, faut-il le dire, je le suis encore quelquefois,

mais convaincu de cette vérité que *l'on est malade dès qu'on pense à soi*, je tâche de me griser avec l'art, comme d'autres font avec de l'eau-de-vie. A force de volonté, *on parvient à perdre la notion de son propre individu*. Croyez-moi, on n'est pas heureux, mais on ne souffre plus. »

Si l'on ajoute à ce *besoin de perdre la notion de son propre individu* cette susceptibilité malade signalée plus haut, qui le dresse sans raison, hargneux et véhément, contre les offres de M. du Camp, on comprendra que rien ne lui aurait été plus odieux que d'exciter la pitié d'un public qu'il méprise.

Jamais il n'aurait supporté cette ultime blessure à son amour-propre, qui était immense.

Et il prend les devants, trouvant à frapper le premier ce bourgeois « dont les niaiseries lui donnent le vertige », mais dont il envie peut-être la santé physique, le contentement béat et l'équilibre moral, une diversion que le spectacle de sa souffrance lui refuse.

LA VIE SENTIMENTALE DE FLAUBERT

LOUISE COLET ET MARIA

« Il n'avait jamais possédé une femme... Toutes les femmes avaient toujours tenu pour lui la place d'une femme rêvée. »

(DINER MAGNY.)

Flaubert n'a pas échappé à l'idéal de tous les poètes : une belle vie d'artiste et un grand amour :

« Aimer, se sentir ferme et plein d'amour, sentir la nature et ses harmonies palpiter en vous, avoir besoin de cette rêverie, de cette action du cœur et s'en sentir heureux !... (*Mémoires d'un fou.*)

Il a 17 ans, quand il écrit ces pages. Il a déjà rencontré Maria, qui n'est autre que celle qu'il peindra, sous les traits de Mme Arnoux dans *l'Education sentimentale*. Sans doute aurait-il pu répéter au soir de sa vie :

« Si je vous disais que j'ai aimé d'autre femme, je mentirais comme un infâme. »

Dans le tableau qu'il nous trace de cette femme, « grande, brune, aux magnifiques cheveux noirs », avec une « expression mâle et énergique à faire pâlir les beautés blondes », on retrouve facilement le goût qu'il devait toujours conserver pour les femmes épanouies, opulentes, dont il admire surtout « la gorge grasse et ronde, avec une peau brune et des veines d'azur qu'on voyait sous cette chair ardente. Jamais je n'avais vu de femme nue alors. Oh ! la singulière extase où me plongea la vue de ce sein ; comme je le dévorais des yeux, comme j'aurais voulu seulement toucher cette poi-

trine ! Il me semblait que si j'eusse posé mes lèvres, mes dents l'auraient mordue de rage, et mon cœur se fondait en délices en pensant aux voluptés que donnerait ce baiser. » (*Mémoires d'un fou.*)

M. Thibaudet, qui voit chez Flaubert une conception de l'amour « à figure de maternité », fait intervenir l'idée de complexe maternel.

Nous n'avons pu avoir entre les mains le volume qu'un auteur allemand a consacré au *Freudisme de Flaubert*. Mais, avouons-le franchement, nous n'avons rien trouvé chez cet adolescent taillé en hercule qui puisse motiver cette opinion.

Plus sensible que sensuel, plus romanesque, plus affamé d'idéal que coureur de filles, celui qu'on accuse d'être un cynique, un maniaque du libertinage, écrit à George Sand :

« Ce qui trompe les observateurs superficiels, c'est le désaccord qu'il y a entre mes sentiments et mes idées. Si vous voulez ma confession, je vous la ferai tout entière... je maintiens que le cynisme confine à la chasteté. »

Effectivement, il a vécu à Croisset la plus chaste des retraites : « J'ai été près de trois ans sans sentir mon sexe. » (Lettre à Louise Colet, 7 août 1846.)

D'autre part, il nous paraît bien hypothétique d'appliquer rétrospectivement, à l'aide de quelques documents bien choisis, et avec le peu de documents intimes que nous possédons, une théorie qui n'en perd certainement pas l'intérêt qu'elle contient.

Certains auteurs, au contraire, ont vu là une frigidité étonnante chez ce beau garçon de 20 ans. Il l'explique lui-même dans la lettre citée plus haut par la grande passion qu'il a éprouvée à l'âge de 14 ans, et qui l'a préservé des aventures faciles : « J'en ai aimé une depuis quatorze ans jusqu'à vingt sans le lui dire, sans la toucher. »

Que l'on ajoute foi au récit de M. du Camp sur son voyage en Corse et l'aventure qu'il eut à Marseille avec cette voluptueuse Péruvienne, qu'il désigne dans sa correspondance

sous le nom de Mme F..., et l'on aura vite fait de démontrer qu'il ne resta pas insensible aux charmes du beau sexe.

Moins heureuse sans doute devait être la visite dont il honora, pendant son premier voyage en Egypte, la célèbre courtisane Ruchouk Hanem, avec laquelle il aurait contracté la syphilis.

Lors de son second voyage, il la retrouve complètement dépourvue de ses longs cheveux tressés. Cette hypothèse expliquerait peut-être plus facilement sa précoce calvitie attribuée au neuro-arthritisme, la glossite aiguë rattachée à une morsure de la langue et les douleurs de l'occiput mentionnées dans l'observation de M. le Docteur Binet-Sanglé. Nous manquons de renseignements précis sur ce point.

Ces courtes aventures n'ont tenu aucune place dans son cœur. S'il a chargé plus tard Louise Colet de faire parvenir une lettre à Mme F..., démarche dont elle ne supporte pas l'indélicatesse, il ne faut y voir qu'une curiosité sans lendemain.

Seule l'aventure de Trouville et, plus tard, sa liaison avec Louise Colet ont tenu quelque place dans sa vie sentimentale.

C'est en 1838 qu'il rencontre la femme dont nous avons esquissé les traits dans la première partie de ce chapitre; c'est la première fois qu'il ressent ce qu'il appelle « un singulier état de surprise et d'admiration, une sensation toute mystique en quelque sorte, toute idée de volupté mise à part » (*Mémoires d'un fou*).

Par ce travers de son esprit qui oppose toujours à ses plus beaux rêves le spectacle d'une réalité odieuse, il compare les sentiments nobles qui l'animent au geste qui rapproche deux êtres « grotesquement accouplés, avec des rugissements et des soupirs, soucieux l'un et l'autre pour reproduire un imbécile de plus sur la terre, un malheureux qui les imitera » (*Mémoires d'un fou*).

Il ajoute : « On me pardonnera, je pense, de ne pas parler de l'amour platonique, cet amour exalté comme celui d'une

statue ou d'une cathédrale, qui repousse toute idée de jalousie et de possession, et qui devrait se trouver entre les hommes mutuellement, mais que j'ai rarement eu l'occasion d'apercevoir : amour sublime s'il existait, mais qui n'est qu'un rêve comme tout ce qu'il y a de beau sur ce monde. »

C'est presque une conception chaste de l'amour. Plus tard, il qualifie Louise Colet d' « hermaphrodite sublime », et l'on retrouve ce même sentiment dans une lettre à Louise Colet qu'il écrit en septembre 1846 :

« Mais, non, je voudrais faire de toi quelque chose de tout à fait à part, ni amie ni maîtresse, cela est trop restreint, trop exclusif, on n'aime pas assez son amie, on est trop bête avec sa maîtresse. C'est le terme intermédiaire, c'est l'essence de ces deux sentiments confondus. »

Marie partit de Trouville sans que Flaubert lui ait avoué son amour. Il essaya vainement de la rencontrer à Paris. Deux ans plus tard il revient au même endroit passer ses vacances, et c'est alors seulement qu'il mesure toute la profondeur de sa passion :

« Je me rappelai ces longues et chaudes après-midi d'été où je lui parlais sans qu'elle se doutât que je l'aimais et où son regard indifférent m'entraînait comme un rayon d'amour jusqu'au fond du cœur. Comment aurait-elle pu, en effet, voir que je l'aimais car je ne l'aimais pas alors et en tout ce que je vous ai dit, j'ai menti; c'était maintenant que je l'aimais, que je la désirais; que, seul sur le rivage, dans les bois ou dans les champs, je me la créais là, marchant à côté de moi, me parlant, me regardant... Ces souvenirs étaient une passion. » (*Mémoires d'un fou.*)

Il n'est pas étonnant de retrouver ici une des caractéristiques du tempérament de Flaubert. Cette idéalisation par le rêve, cette cristallisation par l'espace et par le temps, correspond à un besoin profond.

Cette sensibilité assoiffée d'idéal ne pouvait trouver satisfaction au contact des réalités de la vie; l'idée si haute qu'il

s'était faite de l'amour, ne pouvait entrer dans la bestialité de la possession :

« Comment veux-tu qu'un homme abruti d'art comme je le suis, continuellement affamé d'un idéal qu'il n'atteint jamais, dont la sensibilité est plus aiguisée qu'une lame de rasoir et qui passe sa vie à battre le briquet dessus pour en faire jaillir des étincelles...

Comment veux-tu que celui-là aime avec un cœur de vingt ans et qu'il ait cette ingéniosité des passions qui en est la fleur ? » (Lettre à Louise Colet, sept. 1853.)

Il est probable que Flaubert n'aurait jamais aimé Marie s'il l'avait possédée. Il lui fallait l'éloignement, le recul du temps, pour que rien ne vînt saper le magnifique monument d'amour que son imagination lui a élevé de toutes pièces. Le présent n'est source d'émotion qu'autant qu'il peut entrer dans le domaine de la fiction ou du souvenir.

C'est par le même défaut d'adaptation qu'il reste muet et presque indifférent devant l'agonie, puis la mort de sa sœur.

« Et moi j'ai les yeux secs comme un marbre. C'est étrange. Autant je me sens expansif, fluide, abondant et débordant dans *les douleurs fictives*, autant les vraies restent dans mon cœur âcres et dures. Elles s'y cristallisent à mesure qu'elles y survivent... » « J'étais sec comme la pierre d'une tombe, mais horriblement irrité. » (Lettres à M. Du Camp, mars 1847.)

L'impuissance de faire coïncider ses aspirations démesurées avec les nécessités de la vie, les rêves d'une sensibilité disproportionnée à sa faculté de jouir du présent, la manie de prévoir et d'analyser ses souffrances, aboutissaient fatalement au renoncement, à l'existence toute cérébrale qu'il devait mener à Croisset.

La liaison avec Louise Colet fut encore plus malheureuse que l'amour sans espoir de Maria.

« Je vous aime comme je peux, mal, pas assez, je le sais, je le sais. Mon Dieu ! à qui la faute ? au hasard ! à cette

vieille fatalité ironique, qui accouple toujours les choses pour la plus grande harmonie de l'ensemble et le plus grand désagrément des parties; on ne se rencontre qu'en se heurtant, et chacun, portant dans ses mains ses entrailles déchirées, accuse l'autre qui ramasse les siennes. » (Lettre à Louise Colet, sept. 1851.)

Louise Colet fréquentait, en 1846, l'atelier du sculpteur Pradier, C'est là que Flaubert rencontra cette beauté maniérée qu'on appelait la Muse. Mariée à un compositeur prix de Rome, elle avait pu, grâce aux relations qu'elle entretenait avec le philosophe Victor Cousin, se faire ouvrir les portes de la *Revue des Deux-Mondes*.

Reçue à bras ouverts par Mme Récamier, elle tenait elle-même un salon fort brillant que fréquentaient tous gens de lettres.

M. du Camp nous en trace le portrait :

« Elle était jolie du reste, assez forte et avec un singulier contraste entre ses traits qui étaient fins et sa démarche qui était hommasse. Les extrémités lourdes, la voix éraillée, décelaient un fond de vulgarité. »

Cette voix était, pour Flaubert, un des plus grands charmes de Louise Colet. On retrouve ici le goût qu'il avait déjà marqué pour ce type de beauté féminine.

Au moral on s'étonnera davantage de cette union. Lui, timide, spontané, presque sauvage, désintéressé des joies et des honneurs du monde, Elle, coquette, prétentieuse, préoccupée surtout de plaire, recherchant avec une affectation de femme de lettres les hommages des contemporains, ne semblaient pas faits pour s'entendre.

Dans quelle mesure Flaubert devait-il l'aimer ?

Il recherchait encore l'éternelle chimère de ses premières années, sans jamais l'atteindre sans doute, car le cœur n'a pas besoin de raisons pour aimer, et il lui écrit au plus fort de sa passion :

« N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour que je t'aime ? Corps, esprit, tendresse ? Tu es simple d'âme et forte de

tête, très peu poétique et extrêmement poète, il n'y a rien en toi que de bon. »

Dès les premiers mois de leur liaison, il répond avec réserve aux lettres de Louise :

« Tu vois que tu m'aimeras toujours, enfant ?... Qui sait ? tu me remercieras peut-être plus tard d'avoir eu le courage de n'être pas plus tendre... C'est bien dans ma pitoyable nature, tu ne m'aimerais pas, j'en mourrais, tu m'aimes et je suis à t'écrire de t'arrêter... »

» Les femmes qui ont le cœur trop ardent et l'esprit trop exclusif ne comprennent pas cette religion de la beauté, abstraction faite du sentiment. » (Lettre à Louise Colet, 7 août 1846.)

Cette femme, dont il voudrait faire une « hermaphrodite sublime », qui le harcèle de lettres enflammées commence à l'exaspérer.

« Merci de ta bonne lettre, mais ne m'aime pas tant, ne m'aime pas tant, tu me fais mal ! Laisse-moi t'aimer, moi : tu ne sais donc pas qu'aimer trop ça porte malheur à tous deux... »

Plus tard, elle continue à le poursuivre de ses exigences toujours plus grandes. Elle s'irrite de ses succès, veut se faire épouser. Provoque une entrevue avec sa mère et prend devant Mme Flaubert une attitude considérée par celle-ci « comme une blessure faite à son sexe » (*Journal des Goncourt*.)

Peu de temps avant la rupture, Gustave écrit mélancoliquement :

« La passion s'arrange mal de cette longue patience que demande le métier. L'art est assez vaste pour occuper tout un homme... »

» La sagesse consiste à jeter par-dessus bord la plus petite partie possible de la cargaison pour que le vaisseau flotte à l'aise... » (Lettre à Louise Colet, août 1853.)

Il est probable que cette liaison ne put durer pendant sept ans que grâce à l'éloignement de Louise et de Gustave.

Là encore la distance permet à son imagination d'embellir et de prolonger sa passion.

Ils ne se voyaient en effet que tous les deux mois environ, et chacun faisait la moitié du chemin pour se retrouver à Mantes où ils passaient ensemble deux ou trois jours.

Mais elle exige des rencontres plus fréquentes. Il lui répond qu'elle est la seule femme pour qui il ait jamais fait un voyage. Vexée, et sans comprendre la grandeur du sacrifice qu'il s'imposait, elle l'accuse de ne pas lui rendre son amour, demande à collaborer à ses œuvres, à partager sa vie.

La rupture définitive n'empêcha pas Flaubert de souffrir du scandale que provoqua le volume qu'elle fait paraître et où elle le met en scène, ainsi qu'Alfred de Musset qui a pris sa place dans son cœur.

Peu de temps après, elle poignarde Alphonse Karr et meurt dans la misère.

Flaubert n'a pas trouvé dans l'amour de quoi tromper ce besoin de sensations intenses exagéré par la tension d'un système nerveux déjà malade.

Aux derniers sursauts du romantisme qui avait imprégné sa jeunesse de l'idéal magnifique d'un amour presque mystique succède la constatation inévitable du désaccord de ses rêves avec les contacts douloureux de la vie.

Le goût passionné qu'il apportait à s'analyser, cette manie du grotesque, signalés déjà et qu'on doit rattacher pour une grande part à sa névrose, suffisaient à l'empêcher d'apprécier la banalité des amours vulgaires.

Désormais Flaubert, dont la sensibilité malade crie grâce, va chercher à Croisset, dans une activité toute intellectuelle et littéraire, l'oubli d'une vie dont il n'emporte que la conviction amère de ses désillusions.

« N'as-tu jamais rien compris à tout ce que j'écris ? N'as-tu pas vu que toute l'ironie dont j'assaille le sentiment dans mes œuvres n'était qu'un cri de vaincu, à moins que ce ne soit un chant de victoire... » (Lettre à Louis Colet, janv. 1854.)

IV

REALISME ET OBJECTIVITE CHEZ FLAUBERT : MADAME BOVARY

« Je me suis mal exprimé en vous disant qu'il ne fallait pas écrire avec son cœur : J'ai voulu dire ne pas mettre sa personnalité en scène. »

(Lettre à L. Colet, 1867.)

On admet généralement que le roman de *Madame Bovary* marque une étape nouvelle dans le roman. Les contemporains, et plus tard ceux qui se sont fait gloire d'être les disciples du maître, placent Gustave Flaubert à la tête de la nouvelle Ecole réaliste et naturaliste.

Pourtant rien n'offense plus son indépendance et ses goûts que cette étiquette dont se réclament Zola et ses amis.

« J'exècre, écrivait-il, tout ce qu'on est convenu d'appeler le réalisme, bien qu'on m'en fasse un des pontifes. »

« Les naturalistes recherchent tout ce que je méprise et s'inquiètent médiocrement de ce qui me tourmente. Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local enfin, le côté historique et exact des choses. Je recherche par-dessus tout la beauté dont mes compagnons sont médiocrement en quête. Je les vois insensibles quand je suis ravagé d'admiration ou d'horreur... »

Il n'est pas dans l'objet de ce modeste travail de départager les éminents critiques qui voient en lui soit un des derniers représentants d'un romantisme transformé par le posi-

tivisme d'Auguste Comte, soit le chef de l'Ecole réaliste ou même, comme Emile Faguet, la fusion des deux écoles.

Il nous semble que cette opinion qui tend à accréditer que Flaubert est resté complètement absent de ses œuvres non seulement par le style, mais par les sentiments qu'il prête à ses principaux personnages, correspond très mal avec le portrait que nous avons essayé d'esquisser.

Par cette sensibilité morbide qui le préparait mieux que tout autre à subir les influences du « mal du siècle », il a bien été dans sa jeunesse le plus bel exemple de la maladie romantique.

Imagination effrénée, pessimisme précoce, rêves fantastiques et monstrueux, visions d'un Orient fabuleux, appétit démesuré de jouissances d'une qualité exceptionnelle, entrent bien dans les caractères de cette tendance.

Nous avons tenté d'expliquer, à propos du « Cas Flaubert », quels motifs et en particulier comment l'influence morale de sa névrose l'avaient conduit à adopter la nouvelle attitude qui marque profondément l'écart entre les œuvres de jeunesse et *Madame Bovary*.

Flaubert, frappé jeune par une maladie qui brise tous ses élans, lui fait sentir douloureusement la fragilité du bonheur, et qu'il considère comme une tare plus morale que physique, devait renoncer à mettre dans son œuvre ce « moi haïssable dont Faguet a pu dire qu'il y en eut rarement de plus « intransigeant et de plus exclusif ».

Blessé dans son moi le plus cher, il était logique qu'il recherchât cette « paix sereine » dans une activité littéraire impersonnelle et objective.

Il voulait être « absent de son œuvre ». La plus impérieuse préoccupation est de ne jamais laisser percer ses sentiments et ses appréciations.

Il écrit « qu'il n'y a rien de plus faible que de mettre en art des sentiments personnels ». « Moins on sent une chose et plus on est apte à l'exprimer comme elle est, mais il faut avoir la faculté de se la faire sentir. »

Mais aucune œuvre dite impersonnelle ne peut être véritablement objective.

La pensée ne se traduit que par des mots qui ont une forme sensible et dans le domaine littéraire, il n'y a pas de composition, froide et nette, qui ne laisse supposer l'intention de l'auteur par le choix des mots, l'agencement des faits et des situations, les contrastes qu'il ne peut s'empêcher de faire saillir.

Flaubert l'a bien compris. « Je me suis toujours défendu de rien mettre de moi dans mes œuvres et pourtant j'en ai mis beaucoup. » (Lettre à L. Colet.)

Il n'en reste pas moins vrai que s'il a pu laisser deviner quelquefois sa sensibilité derrière cette attitude de contempteur véridique, il répudie les autobiographies romancées de sa jeunesse. Et, pour être encore plus certain d'éviter ce travers, il va tirer parti de son goût passionné du grotesque et de la bêtise humaine. Il trouve dans ces « niaiseries qui lui donnent le vertige » la diversion qu'il cherchait. Il croit trouver à peindre les contraires de son tempérament, le moyen de « *perdre la notion de son propre individu* ».

« Le grotesque triste, écrivait-il avant *Madame Bovary*, a pour moi un charme inouï; il correspond aux besoins de ma nature bouffonnement amère, il ne me fait pas rire, mais rêver longuement. Je le saisis bien partout où il se trouve et je le porte en moi ainsi que tout le monde. Voilà pourquoi j'aime à analyser. C'est une étude qui m'amuse. Ce qui m'empêche de me prendre au sérieux, quoique j'ai l'esprit assez grave, c'est que je me trouve très ridicule, non pas de ce ridicule relatif qui est le comique théâtral, mais de ce ridicule intrinsèque à la vie humaine elle-même et qui ressort de l'action la plus simple et du geste le plus ordinaire. Jamais, par exemple, je ne me fais la barbe sans rire, tant cela me paraît bête... »

Et l'on comprend déjà par quel mécanisme il va être amené malgré lui, et sous une forme détournée, à introduire l'élément personnel dans ce qu'il méprise le plus et

à s'identifier avec cette héroïne qu'il choisit dans ce milieu bourgeois qu'il déteste.

Laissons la parole à M. Albert Thebaudet :

« La faculté de se regarder lui-même avec le sens du comique et du grotesque datait de loin chez Flaubert. Elle donne naissance au personnage du garçon...

» Et Flaubert ne s'excepte pas de ce grotesque comique. Le premier être ridicule qu'il voit dans sa journée, c'est lui-même, le matin, en faisant sa barbe.

» Admirable disposition pour introduire dans le grotesque le lyrisme, c'est-à-dire le moi et même la pitié, la vraie pitié Schopenhauerienne, car on ne compatit qu'aux misères que l'on partage; on ne sympathise qu'avec l'être que l'on est : « Mme Bovary, c'est moi ».

Il serait sans doute paradoxal d'outrer la méthode et de voir dans le caractère de Mme Bovary tous les traits de Gustave Flaubert. Il est loin de notre pensée de vouloir prouver une analogie exacte entre l'auteur et la plus attachante figure de ses romans.

Qu'il nous soit permis simplement de mettre en parallèle des états de sensibilité qui nous paraissent très rapprochés.

On comprendrait mieux le jugement qu'il portait sur son œuvre et qu'il est difficile de considérer comme une boutade : « Mme Bovary, c'est moi ».

La petite paysanne reçoit une éducation aristocratique, se grise de lectures romantiques, se crée un magnifique idéal d'amour que réclame son besoin impérieux de trop sentir.

Hélas, comme Flaubert, qui a subi les mêmes influences et dont la vie sentimentale n'est qu'une longue suite de déboires, cette petite bourgeoise rêveuse et émotive ne trouve, au contact de la réalité, que médiocrité et banalité. C'est Charles Bovary, petit officier de santé médiocre et épais. C'est l'indifférence et l'égoïsme de Rodolphe et de Léon.

Pourtant, quoi de plus légitime, pour une nature sensible, que de désirer un grand amour? On dira qu'elle joue de malchance, qu'elle aurait pu rencontrer l'homme rêvé capable de faire son bonheur. Il n'en est rien.

Comme Flaubert, et avec la seule différence qu'elle est incapable de s'analyser et d'en sentir les raisons, elle souffre de cette même impuissance de faire coïncider ses aspirations avec leur réalisation. Comme lui, cette petite femme nerveuse est mieux faite pour rêver l'amour que pour le posséder.

Elle tombe d'aventures en aventures, sans jamais pouvoir se satisfaire. Comme lui qui avoue n'avoir aimé Mme Arnoux que deux ans après l'avoir rencontrée, la présence de la femme rêvée, et ici de l'homme rêvé, suffit à faire tomber son enthousiasme :

« Elle était amoureuse de Léon et elle recherchait la solitude afin de pouvoir plus à son aise se délecter de son image. La vue de sa personne troublait la volupté de cette méditation. Emma palpitait au bruit de ses pas ignorés.

» En sa présence, l'émotion tombait, et il ne lui restait ensuite qu'un *immense étonnement* qui se finissait en tristesse... » (*Madame Bovary.*)

Elle a des moments de désespoir navrant :

« Aux jours de son adultère le plus enivré, quand elle se précipitait sur la poitrine de son amant avec l'ardeur presque tragique de l'idéal possédé, « elle s'avouait ne rien sentir d'extraordinaire... ».

A quoi bon alors ? Et n'y apercevez-vous point le mensonge du désir qui nous fait osciller entre la brutalité meurtrière des circonstances et les impuissances irréparables encore de notre sensibilité ? (P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine.*)

Flaubert, qui voulait faire de Louise Colet une hermaphrodite sublime a mesuré lui aussi cette douloureuse difficulté d'adaptation aux joies et aux douleurs véritables. Nous avons déjà cité cette lettre à L. Colet :

« C'est bien dans ma pitoyable nature, tu ne m'aimerais, j'en mourrais, tu m'aimes et je suis à t'écrire de t'arrêter... »

A la mort de sa sœur, qu'il aimait tant, il écrit à M. du Camp :

« C'est étrange, autant je me sens expansif, fluide, abondant et débordant dans les *douleurs fictives*, autant les vraies douleurs restent dans mon cœur, âcres et dures. Elles s'y cristallisent à mesure qu'elles y survivent... »

Il nous paraît difficile de rattacher les points communs de ces états d'âme à une circonstance fortuite. Qu'il l'ait voulu ou non, son héroïne s'identifie à lui sinon dans leur connaissance et les réactions qu'ils provoquent, du moins dans cet état de sensibilité primitif qui en est la cause.

Certains critiques font du roman de *Madame Bovary* l'aventure banale de « toutes les Phèdres de chef-lieu de canton ».

S'il est vrai que l'auteur emploie tout son talent à mettre en lumière les influences extérieures, instruction inadaptée à son milieu social, lectures romanesques qui exagèrent la sensibilité constitutionnelle de son tempérament, rien ne pouvait faire prévoir cette violence, cette continuité dans l'action, qui ne reculera pas devant le suicide. La fièvre qui la précipite dans ses chutes ou ses retours inattendus vers le devoir la placent au-dessus de la médiocrité des sentiments et des actes.

Cela suffirait à démontrer que Flaubert, que la maladie, l'analyse scientifique écartaient de la littérature romantique, nous peint avec son tempérament et sa sensibilité une petite bourgeoise rare, sinon exceptionnelle, et qui, transposée avec ses emportements et sa fin dramatique dans un autre milieu, un cadre romantique, par exemple, ne serait nullement déplacée.

« Quel roman trahit mieux la personne de l'écrivain que ce roman si soigneusement impersonnel ? »

» La cessation de ce sourire caché rend plus terribles quelques-unes des dernières pages de *Madame Bovary*. (Jules Lemaître, *Les Contemporains*.)

Son agonie tragique force notre pitié et celle de l'auteur qui écrit :

« Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary, j'avais si bien le goût d'arsenic dans la bouche, j'étais si

bien empoisonné moi-même, que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, deux indigestions très réelles, car j'ai vomi tout mon dîner... »

« Au moment où j'écrivais le mot attaque de nerfs, j'étais si emporté, je gueulais si fort et sentais si profondément ce que ma petite femme (Mme Bovary) éprouvait, que j'ai eu peur moi-même d'en avoir une. Je me suis levé de ma table et j'ai ouvert la fenêtre pour me calmer, la tête me tournait : j'ai à présent de grandes douleurs dans les genoux, dans le dos et à la tête, une sorte de lassitude pleine d'énervement... »

Ce sont de véritables hallucinations.

Ainsi, Flaubert, « *cherchant à faire abstraction de son propre individu* » dans la peinture de la médiocrité bourgeoise, ne parvient pas à rester complètement impassible et impersonnel.

Il ne peut dissimuler sa sympathie pour cette petite femme nerveuse qu'est Mme Bovary. Il s'est identifié dans une certaine mesure avec son héroïne : « Mme Bovary, c'est moi. »

On retrouve chez elle non seulement ses goûts romantiques, ses aspirations passionnées, mais surtout, point sur lequel nous avons insisté, cette impuissance d'adaptation au réel qui les rendent incapables de jouir des joies et des douleurs véritables, ainsi que de la possession même de leur idéal. Ils éprouvent une répugnance à faire entrer leurs rêves dans les formes du présent.

Il reste à démontrer que cette impuissance est pathologique.

Si l'on en croit le Docteur P. Janet, qui traite des psychasthéniques :

« Le cœur joue chez eux un grand rôle et ils ont de grandes amours, d'autant plus grandes que l'objet en est surtout imaginaire et qu'ils ne se rendent nullement compte du caractère de la personne qu'ils transforment en idéal » (*Obsession et psychasthénie.*)

C'est bien ce qui caractérise la vie sentimentale de Flaubert.

La grande passion de sa jeunesse pour une femme qu'il ne reverra et ne possédera jamais ne s'affirme qu'au bout de deux ans d'éloignement.

C'est bien le même phénomène psychologique qui oppose les rêves amoureux d'Emma et *l'immense étonnement* que lui procure la présence de Léon.

De même, aux heures les plus enfiévrées de son adultère, « elle s'avouait ne rien sentir d'extraordinaire... ». Le Docteur P. Janet met cette impuissance d'adaptation au réel sur le compte d'une insuffisance qui oblige le psychaasthénique à renoncer à une opération psychologique difficile pour se contenter d'une autre plus facile.

L'énergie psychique adaptée au réel, représentant une opération d'un ordre supérieur, pourrait être inhibée par une sensibilité extrême.

Il serait injuste et exagéré de parler d'insuffisance mentale chez le grand écrivain. Mais peut-être cette explication éclairerait-elle d'un jour nouveau ce que E. Faguet appelait : « Des zones de médiocrité incontestable où le domaine des idées lui est incontestablement fermé. »

FLAUBERT « MAUVAIS MAÎTRE »

M. Jean Carrère, dans un brillant article paru à la *Revue hebdomadaire*, en 1902, classe Gustave Flaubert dans la série des « Mauvais Maîtres ».

Il compare son œuvre à « l'aventure truculente et vaine des guerriers normands » « peuple frappé d'une stérilité telle que, vainqueur partout, il ne fonde rien nulle part ». Quand on apprécie le splendide monument littéraire qu'a laissé Flaubert à la postérité, on a le droit de s'étonner de ce rapprochement.

« Osons le dire, écrit-il, ce grand écrivain avait parfois un cerveau de femme. Le sens de l'histoire et de la politique lui faisait souvent défaut. Comme aux autres le délire guerrier, il lui fallait le délire littéraire. Il s'imaginait qu'on pouvait séparer l'art de la vie et le cultiver à part loin de la caravane humaine. Et c'est pourquoi il a eu sur ceux qui l'ont subi une influence détestable. Il a brisé en de jeunes âmes le ressort de l'action et de la beauté féconde; il a suscité en des esprits en formation le désert moral qu'il portait en lui. Il a été le plus puissant maître du récent pessimisme ».

Nous ne voyons pas du tout comment Flaubert, que M. Antoine Albalat qualifie de « Christ de la littérature », qui fut le plus bel exemple de probité littéraire et qui a atteint par le travail du style la beauté plastique, a pu « briser en de jeunes âmes le ressort de l'action et de la beauté féconde ».

Pour lui, Homais est une victime de son injustice. Comme Zola, qui disait à ses amis qu'il avait l'intention de prendre sa défense, il s'indigne et s'écrie la main sur le cœur : « Sont-ils donc de risibles polichinelles tous ces milliers et milliers d'inconnus, grandissant et mourant dans l'étroitesse de leur horizon et qui, du fond de leur obscurité, s'efforcent de lever les yeux vers une lumière quelconque?... C'est par le tâtonnement de tous ces humbles que, de temps à autre, naissent d'eux les Orphée, les Platon, les Dante, les Rabelais, les Shakespeare, les Goethe, les Newton, et toute la phalange des porteurs de flambeaux... »

Mais où est cet humble tâtonnement vers la lumière chez Homais qui n'est que vanité et recherche les vertus scientifiques dans le geste, la parodie, la phraséologie des personnages qu'il considère comme de vrais savants?

Qu'il finisse à se prendre lui-même à ce jeu et puisse se croire le savant dont il emprunte les attitudes pour duper les habitants de la petite ville, cela n'est pas douteux. Mais nous sommes bien loin de ces « êtres obscurs, dont l'appel constant monte vers la lumière invisible, science ou croyance, éternel idéal! »

S'il ne paraît pas difficile de démontrer que Flaubert n'attaque pas l'idéal scientifique en la personne de Homais et qu'il met seulement en lumière le comique qui jaillit du contraste de son attitude d'homme de science avec sa misère intellectuelle, il est non moins certain qu'il renonçait à exercer une influence morale.

Estimant que « malgré tout le génie que l'on mettra dans le développement de telle fable prise pour exemple, une autre fable pourra servir de preuve contraire, car les dénouements ne sont pas des conclusions », il appliquait la théorie de l'Art pour l'Art.

Cela n'infirme pas les réflexions inévitables que suggère toute œuvre littéraire durable.

Les impressions de la critique sont assez variées. Déjà Taine, faisant allusion à *Madame Bovary*, écrivait dans les

notes de *Thomas Graindorge* : « Son but est de mettre en garde les jeunes femmes contre l'oisiveté, la vaine curiosité, le danger des mauvaises lectures. »

Nous avons vu que, pour M. Jean Carrère, « c'est la négation de tout effort patient vers un idéal supérieur ».

M. Albert Thibaudet pense que Flaubert a voulu montrer en la personne d'Homais la « réalité sociale grotesque mais nécessaire, tissu solide et vulgaire de notre étoffe politique ».

Quant à M. le Docteur Dumesnil, il estime que « Mme Bovary fit voir que tous les martyrs du mariage n'étaient pas forcément femmes et que l'adultère pouvait quelquefois être odieux malgré la stupidité du mari ».

Optimisme béat et ridicule d'Homais, médiocrité épaisse de Bovary, sensibilité dépravée d'Emma; nous voyons bien de quel côté est le tissu solide, comme dit M. Thibaudet, mais nous savons aussi de quel côté penche la sympathie de Flaubert.

Ne serait-il pas plus logique de partager son point de vue si nous voulons essayer de dégager une leçon de ce chef-d'œuvre.

On pourrait dire que la malchance joue un grand rôle dans le cas d'Emma. Si elle avait rencontré un mari capable de réaliser ses rêves d'amour bien légitimes, elle aurait évité sans doute la douloureuse expérience de l'adultère.

Pourtant, il n'en est rien. Dans les abandons les plus passionnés, « elle s'avouait ne rien sentir d'extraordinaire... » Et l'on reconnaît cette impuissance de faire entrer le rêve dans les formes du présent.

M. Paul Bourget nous l'explique dans sa remarquable étude qu'il consacre à Flaubert :

« A creuser plus avant encore la conception qu'il se forme de ses personnages, on reconnaît que la disproportion qui les fait souffrir provient toujours et partout de ce qu'ils se sont façonné une idée par avance sur les sentiments qu'ils éprouveront... »

» Que Flaubert s'occupe du monde ancien ou du monde moderne, toujours il attribue à la littérature, dans la plus large interprétation du terme, c'est-à-dire à la parole ou à la lecture, le principe premier de ce déséquilibre. Emma et Frédéric ont lu des romans et des poètes; Salammbô s'est repue des légendes sacrées que lui récitait Schahabarim... Saint Antoine s'est enivré de discussions théologiques... »

(P. Bourget, *Essai de psychologie contemporaine.*)

Il est probable qu'Emma Bovary, si elle n'avait subi au couvent des Ursulines l'influence d'une instruction supérieure à son milieu, des lectures romantiques et mystiques dont elle se grisait, aurait pu réaliser son bonheur dans le mariage. Taine avait profondément raison quand il voyait là le procès de l'éducation romanesque et d'une instruction supérieure au milieu dans lequel nous devons vivre. « Le mal d'avoir connu l'image de la réalité avant la réalité, l'image des sensations et des sentiments avant les sensations et les sentiments », est ce que M. P. Bourget appelle « le Mal de la Pensée, de la Pensée qui précède l'expérience au lieu de l'y assujettir ».

Et il développe cette idée : « Quand nous prodiguons, à mains ouvertes, l'instruction en bas, l'analyse en haut; quand, par la multiplicité des livres et des journaux, nous inondons les esprits d'idées de tout ordre, avons-nous bien calculé l'ébranlement produit dans les âmes par cette exagération de jour en jour plus forcenée de la vie consciente? Tel est le problème que Flaubert se trouve avoir posé sous plusieurs formes saisissantes. »

Problème d'actualité, pourrait-on ajouter aussi. Au moment où la vulgarisation de l'enseignement précipite dans les établissements secondaires un nombre toujours croissant de candidats aux carrières libérales encombrées, on peut se demander avec angoisse quel sort l'avenir leur réserve?

Nous nous bornerons à reproduire en matière de conclusion ces quelques lignes de l'ingénieux philosophe Jules de

Gaultier, le créateur du Bovarysme, faculté de se concevoir autre que l'on est.

« Flaubert, qui se crut peut-être attiré vers l'action et qui se confina dans l'idée, sut conclure vers sa vingtième année à ce précepte dont il livre le talisman dans une lettre à son ami Le Poittevin : « Sibi constat », tel est, dit-il, citant Horace, l'état du sage. C'est de cet état de fait qu'il déduit le conseil qu'il se donne à lui-même : « Sois en harmonie » avec toi-même. » (J. de Gaultier, *Le Bovarysme*.)

CONCLUSION

Après avoir parcouru la jeunesse, les amours de Flaubert, essayé de distinguer dans quelle mesure il avait révélé sa véritable personnalité, dévoilé ses joies et ses souffrances dans son œuvre et sa correspondance, il était intéressant de mettre en lumière les caractères qui constituent véritablement l'état mental et la sensibilité du grand écrivain et de dégager, dans sa psychologie si complexe, la part qui revient à sa névrose.

S'il n'était pas dans le but de ce travail de porter un diagnostic sur la nature des crises, sujet traité dans deux thèses assez récentes, nous n'avons pas caché notre préférence pour celui du mal comitial.

Mais nous nous sommes borné à retrouver dans le cas de Flaubert la confirmation de cette opinion du Docteur Feré :

« Dans un grand nombre de cas, le caractère et les mœurs d'un épileptique pourront faire soupçonner la maladie en dehors de tout paroxysme officiel. »

Sujet impressionnable, il a, dès sa plus tendre enfance, des cauchemars, des crises d'angoisse. Il ne peut supporter l'obscurité. Souvent il tombe à terre en lisant.

Le Docteur Binet-Sanglé, dans son observation médicale, note des idées de suicide à l'âge de 13 ans.

Puis il grandit avec des « ardeurs et des défaillances », des emballlements frénétiques et de mornes abattements. Il passe par des alternatives subites de joies débordantes et de violentes colères qui sont de véritables décharges ner-

veuses, « équivalents » des terribles crises qui devaient le ravager.

Que l'on ajoute à cette mobilité d'humeur sa sensibilité d'écorché, sa timidité, sa susceptibilité inquiète, son épuisante manie de l'analyse, son goût du grotesque et de la corruption morale et physique, la « persistance de bœuf » qu'il apportait à ses plaisanteries scatologiques, et on reconnaîtra déjà le déséquilibre de son système nerveux.

Dans ses amours précoces de Trouville on note cette impuissance d'adaptation au réel dont il souffrira toute sa vie et qui le laisse presque indifférent devant les joies et les malheurs véritables.

Seule l'intensité de la fiction lui permet de s'échapper de cette réalité dont les contacts ne sont pour lui que des sensations douloureuses.

A 22 ans, il est terrassé. Chez un homme de la valeur de Flaubert il était facile d'observer l'influence que pourrait avoir sur son tempérament la conscience de cet état morbide.

Nous avons noté quelle part avait prise l'influence morale de sa névrose dans cette transition brutale entre les œuvres de jeunesse et *Madame Bovary*, dans ce passage de l'autobiographie romancée à la peinture objective de la médiocrité bourgeoise.

Nous avons essayé de montrer que, malgré lui, il avait mis beaucoup de lui-même dans cette petite femme nerveuse qu'était Mme Bovary, il l'avait faite un peu à son image, il l'avait marquée de cet immense besoin de sentir, toujours en contradiction avec cette irrémédiable impuissance de jouir. Mais lui n'en prolonge pas l'expérience douloureuse. Il trouve dans l'Art la diversion nécessaire.

S'il est difficile d'admettre ce ralentissement précoce des facultés intellectuelles dont parle M. du Camp à l'âge de 24 ans, c'est-à-dire deux ans après sa première crise, il est indéniable qu'il sent, à mesure qu'il vieillit, son imagination se tarir et qu'il éprouve de plus en plus une inconcevable

difficulté d'écrire qui aboutit à la pénible création de *Bouvard et Pécuchet*.

Il ne manquait que cette préoccupation constante de sa personne, cette véritable égomanie qui s'épanche dans sa correspondance, pour compléter ce tableau de l'état mental du mal comitial.

Sans doute le raccourci de cette conclusion déforme-t-il le vrai visage de Flaubert.

Ce « paladin égaré dans les temps bourgeois » s'accommoderait mal de notre curiosité scientifique.

Il serait injuste d'accabler le grand écrivain sous le poids d'une fatalité dont il fut la première victime.

Frappé en pleine jeunesse par un mal incurable, il put mesurer de bonne heure le peu que nous sommes.

Douloureusement meurtri dans son cœur, celui qui écrivait tout jeune : « C'est étrange comme je suis né avec peu de foi au bonheur », et qui croyait à l'éternelle misère de tout aurait dû logiquement s'anéantir dans un renoncement stérile.

Mais il se redresse de toute sa haute stature, « érige ce malaise en règle de style » (Léon Daudet), puise aux sources de l'Art, pour nous les faire partager, ses plus pures émotions esthétiques, offrant aux générations futures l'exemple magnifique et désintéressé du plus somptueux édifice de la prose française.

Vu : *Le Doyen*,
C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :
Le Président,
P. MAURIAC.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 12 décembre 1932.
Le Recteur de l'Académie,
A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBALAT (A.). — Le Travail du style dans Gustave Flaubert. *Revue bleue*, 13-20 déc. 1902.
- Flaubert et ses amis, 1927, Plon, 3^e éd.
- AUBÉ (Dr). — Lettre sur Gustave Flaubert. *Chronique médicale*, 15 oct. 1901.
- BERTRAND (L.). — Gustave Flaubert. *Mercure de France*.
- BINET-SANGLÉ (Dr). — L'Epilepsie de Flaubert. *Chronique médicale*, 1900.
- BOURGET (Paul). — Essais de psychologie contemporaine, Plon et Nourrit.
- BRISOT (Dr). — Etat mental des épileptiques. Traité de pathologie médicale « Psychiâtrie », Maloine.
- BRUNETIÈRE (E.). — Le Roman naturaliste, Colmann-Lévy.
- CABANÈS (Dr). — *Chronique médicale*, 1900-1901.
- CARRÈRE (Jean). — Les mauvais maîtres. Plon, 1922.
- COMMANVILLE (Mme Caroline de). — Souvenirs intimes. T. I. Correspondance Flaubert, in-18, Charpentier.
- DESCHARMES (R.). — Flaubert, sa vie, son caractère, août 1857.
- DESCHARMES (R.) et DUMESNIL (R.). — Autour de Flaubert, 2 vol. 1912.
- DU CAMP (Maxime). — Souvenirs littéraires, Charpentier, 2 vol.
- DUCASTÉ (Dr). — La Bradypsychie comitiale. *Annales médico-psychologiques*, 1920.
- DUMESNIL (Dr). — Flaubert et la médecine. Thèse, 1905.
- DUTIL (Dr). — Troubles mentaux des épileptiques. Traité de pathologie mentale. Gilbert Ballet.
- FAGUET (Emile). — Flaubert, Hachette.
- FAUVEL (Dr). — Souvenirs sur Flaubert. *Chronique médicale*, 1908.
- FERÉ (Dr). — L'Epilepsie et les Epileptiques.

- FORTIN (Dr). — Le Subconscient chez Gustave Flaubert. *Chronique médicale*, 1^{er} janvier 1901.
- FLAUBERT (Gustave). — Œuvres complètes, éd. Conard.
— Correspondance, Charpentier.
- FRANCE (Anatole). — Vie littéraire, Colmann-Lévy.
- GAULTIER (Jules de). — Le Bovarysme. *Mercure de France*.
— Le Génie de Flaubert.
- GONCOURT (Edmond et Jules de). — Journal des Goncourt, Charpentier.
- GRASSET (Prof.). — Demi-fous. Demi-responsables, Alcan.
— Conférence sur la supériorité intellectuelle et la névrose.
- HENNEQUIN (Emile). — Essais de critique scientifique : Gustave Flaubert.
- LASSERRE (Pierre). — Le Romantisme français. *Mercure de France*, 1907.
- LE PILEUR (Dr). — *Chronique médicale*, 13 déc. 1900.
- LEMAÎTRE (Jules). — Les contemporains, Nouvelle bibliothèque littéraire.
- LOMBROSO. — L'homme de génie, Alcan.
- MICHAUX (Dr). — Article de la *Chronique médicale*, 13 nov. 1900.
- MIRECOURT (Eugène de). — Louise Colet, dans les contemporains, série de brochures, G. Havard, 1837.
- REGNAULT (Dr). — L'Epilepsie chez les hommes de génie. *Chronique médicale*, 1^{er} janv. 1901.
- RÉGIS (Dr). — Précis de psychiatrie.
- SAND (George). — Correspondance avec Gustave Flaubert.
- THIBAUDET (A.). — Gustave Flaubert, 1922.
- ZOLA. — Les Romanciers naturalistes.

